

Le père

Antoine Vergote

*Université Catholique de Louvain
(Belgium)*

El Instituto Superior de Ciencias de la Familia se congratula de que, con fecha 11 de noviembre de 2005, la Universidad Pontificia de Salamanca haya concedido el Doctorado Honoris Causa al Profesor Antoine Vergote, fundador de la Psicología de la Religión.

Antoine Vergote es profesor emérito de la Universidad Católica de Lovaina. Ha publicado, entre otras, las siguientes obras: "Psychologie religieuse", "The religious man: a psychological study of religious attitudes", "L'eucharistie, symbole et réalité", "Interprétation du langage religieux", "Dette et désir: deux axes chrétiens et la dérive pathologique", "The parental figures and the representation of God: a psychological and cross-cultural study" (con Álvaro Tamayo), "Religion, foi, incroyance: étude psychologique", "Explorations de l'espace théologique: études de théologie et de philosophie de la religion", "La psychanalyse à l'épreuve de la sublimation", "Tu aimeras le Seigneur ton Dieu...: l'identité chrétienne", "Psychoanalysis, phenomenological anthropology and religion" (con Jozef Corveleyn), "Modernité et christianisme: interrogations critiques réciproques".

El Director

Sumario

Le père

El autor, profesor de la Universidad Católica de Lovaina (Bélgica), fundador de la Psicología de la Religión y autor de importantes estudios científicos en esta área de la investigación, presenta, en este artículo, como síntesis de su pensamiento, tras muchos años de reflexión y de docencia, la "esencia de la paternidad", descrita desde la óptica de la estructura familiar, la dimensión simbólica y el sentido que, en continuidad con el uso que del término "padre" ha hecho Jesús, tiene en el cristianismo.

Palabras clave: Paternidad, Maternidad, Filiación, Estructura Familiar, Antropología, Psicología, Dios Padre.

Abstract

The father

The author, professor of the Catholic University of Louvain (Belgium), father of the Psychology of Religion and author of several important scientific studies in this area of expertise, presents, in this article, as a synthesis of his thought after many years of reflection and teaching, the “essence of fatherhood”, from the perspective of the structure of the family, the symbolic dimension and the sense of continuity with the way Jesus used the term “father”, in Christianity.

Key Words: Fatherhood, Motherhood, Sonship, Filiation, Family Structure, Anthropology, Psychology, God the Father.

* * *

Dans sa brièveté, mon titre annonce qu’il s’agira de ce qu’en langage un peu savant on appellerait «l’essence de la paternité». J’analyserai en effet les fonctions caractéristiques de la paternité dans l’ordre humain. Avec un terme emprunté aux sciences humaines structurales, j’aime utiliser l’expression: la figure paternelle. On y reviendra. Je ne m’attacherai pas ici à la sociographie des conceptions que différents milieux sociaux peuvent avoir du père. J’éviterai tout autant de parler de «concept» de père, car ce mot relève d’une démarche d’abstraction logique telle qu’elle apparaît dans les termes «l’espace», «le temps», «l’homme». Certes, l’idée de père comporte une généralité, mais la complexité de cette idée me fait préférer le terme «figure». L’application chrétienne du terme de père à Dieu fait clairement ressortir la différence entre concept et figure. Les caractéristiques de la figure du père ont en effet rendu possible à Jésus de prendre le terme humain pour articuler son rapport à son Dieu. Pour l’abstraction métaphysique qui travaille avec des concepts le terme de père ne serait qu’une métaphore trop humaine qu’il faut dépasser.

Dans l’optique que je viens d’évoquer, je situerai d’abord la paternité dans la structure de la famille, car c’est là qu’elle a son fondement et sa fonction. J’analyserai ensuite les dimensions d’une paternité que je détermine comme symbolique. Je porterai ensuite mon attention aux rapports conflictuels inhérents à la position du père. Cet ensemble contribuera, je crois, à élaborer le sens du terme «père» par lequel, à la suite de Jésus, les chrétiens s’adressent à Dieu.

1. La paternité dans la structure familiale

L'idée de la paternité est complexe parce que le père a son lieu propre dans la famille où se rejoignent l'ordre biologique et l'ordre culturel de l'homme. On appelle parfois «le père» l'animal mâle qui, par sa copulation avec la femelle, fait se reproduire l'espèce. On utilise alors le terme au sens métonymique, en prélevant sur l'idée de père une partie de ses connotations. Le penchant positiviste de l'esprit incline cependant à désigner le noyau substantiel de la paternité dans la fécondation par le mâle.

Ce qui est propre à la paternité, c'est la conjonction de l'origine biologique du nouvel être humain avec la transmission autorisée et responsable des valeurs proprement humaines. Dans le père s'opère le croisement des communications biologique et culturelle. Au sens propre du mot, le père est la personne qui appartient à la famille étroite constituée par les trois personnes qui, dans cette structure fondamentale dans l'ordre humain, occupent chacune une place significativement différenciée. Certes, on peut considérer chacun des trois membres de la famille comme une personne individuelle et développer des idées générales sur les droits et les devoirs de la personne humaine. Pareil regard éthique a son influence sur l'idée de la paternité. Cette idée doit cependant être complétée, éventuellement corrigée par les devoirs et les droits propres à celui qui assume la paternité dans la famille.

Le terme de père qualifie dès lors un ensemble de relations qui est fondé sur une double base, propre à la nature humaine. D'une part, le père est celui qui reproduit sexuellement la vie; d'autre part, il est l'être humain doué de langage et se déployant dans des rapports d'amour relationnellement qualifiés. L'idée de paternité nous conduit ainsi au fait fondamental que, par sa consistance biologique, l'humain se divise en deux types d'humanité et que cette dualité oriente les humains vers l'unité active par laquelle l'homme et la femme génèrent une vie personnelle nouvelle et originale. Le texte biblique sur l'origine divine du monde le dit avec la force d'une pensée fondatrice: «Dieu créa l'homme à son image...; mâle et femelle il les créa» (Genèse 1,27). Que la religion qui, seule, est monothéiste au sens propre du terme, place cet énoncé au commencement de l'histoire du monde, laisse déjà entendre que l'amour sexuel-parental représente une parenté avec Dieu et rendra dès lors l'homme capable de se rapporter à Dieu dans une relation très personnelle.

La dualité sexuelle est si fondamentale pour nos idées spontanées sur la vie et sur l'homme que l'idée hypothétique de trois ou quatre sexes nous paraît simplement loufoque. L'idée d'un unisexe, par contre, appartient manifestement à la secrète fantaisie de certaines femmes qui essayent d'exclure autant que possible le père de la fécondation et de l'humanisation éducative. Pratiquement, et souvent dans

les conceptions théoriques, elles refusent de reconnaître que, dans et par la différence sexuelle, se forment les caractéristiques essentielles de la personne: le désir de l'autre, l'amour, la conscience d'être un soi-même en rapport à ses géniteurs, eux aussi sexuellement différenciés et êtres de désir et d'amour. L'enfant perçoit, même vaguement, que c'est ce désir circulant entre ses parents qui prend en lui une existence personnelle nouvelle et originale. En se reproduisant par un clonage, en dehors de la dualité homme-femme, l'homme ne donnerait pas vraiment la vie à un être original qui existerait pour lui-même. La femme qui rêve de pareille reproduction se représente d'une certaine manière immortelle para le moyen de sa survie dans son double. Sa biologie imaginaire la trompe cependant, car, comme être de langage, l'enfant est repris dans les communications sexuellement différenciées du milieu. Il demandera certainement le père qu'on lui a refusé, et il cherchera aussi à se libérer de l'asservissement à une mère qui a voulu survivre en se reproduisant dans un double. Il est plus que douteux qu'un tel esclavage biophysique rende suffisamment normale et heureuse l'existence de l'un et de l'autre.

Ce qui est saisissant dans la sexualité, c'est que dans et par cette activité vitale qu'ils ont en commun avec les autres vivants, les humains déploient ce qui est le plus fondamental dans leur humanité: l'amour et les particularités différentielles du père et de la mère. Ces particularités appartiennent intrinsèquement à l'humanisation du rapport sexuel. Celle-ci n'est pas une couche d'âme supplémentaire qu'on ajouterait à une fonction biologique ainsi que, par paresse de l'esprit, le matérialisme et le dualisme rapides aiment le penser. En l'humain a lieu la jonction étroite entre la biologie sexuelle et les caractéristiques humaines que sont le désir et l'amour. La paternité et la maternité sont ainsi des dimensions essentielles des hommes et, comme elles ne sont jamais simplement naturelles, elles ne sont pas non plus jamais naturellement simples. La nature inséparablement biologique et humaine de la sexualité des humains leur demande un long travail personnel de clarification et de formation. C'est là la raison essentielle de sérieuses perturbations psychiques qui peuvent faire souffrir les humains et qui peuvent plus ou moins sérieusement diminuer leur capacité d'aimer, de jouir et même de travailler. Cachées à leur propre conscience, méconnues par le refoulement involontaire, volontairement ignorées par des philosophies matérialistes ou dualistes, les représentations subjectives du père et de la mère jouent un rôle prépondérant dans les maladies proprement psychiques.

En raison de son site propre qui est à la fois biologique et culturel, la paternité présente un sens qui est universel dans l'humanité et qui est aussi marqué par les variations culturelles. L'anthropologie culturelle nous apprend que dans bien des civilisations appelées «primitives», les liens entre les individus et la communauté sont étroits et que les fonctions pratiques du père et de la mère se conçoivent et s'exercent dans le cadre resserré des familles et de la communauté. Des

rites hautement symboliques y règlent la transmission de la vie, l'éducation et l'accès au statut de mère et de père. La sexualité et les liens du sang y sont très importants, mais ils n'y sont pas moins fortement soumis aux lois qui les transforment en liens proprement humains. C'est bien pourquoi la référence aux ancêtres occupe là une éminente fonction symbolique dans la filiation. L'évolution de la civilisation occidentale vers un individualisme prononcé a fortement modifié la conception et la pratique concrète de la paternité. Certains pensent même que l'évolution des mœurs tend à dissoudre la paternité symbolique; à tort, selon moi.

Lorsque Freud a écrit la phrase gnomique «l'anatomie est notre destin», il entendait s'opposer à une rationalité qui pensait pouvoir libérer les conceptions de l'homme et de la femme ainsi que leur première histoire psychologique de leurs racines dans la sexualité masculine ou féminine. Toutefois, des réactions contre les répressions sociales et politiques de la femme ont pu raviver un dualisme anthropologique qui tend à effacer la différence symbolique entre le père et la mère. Le livre *Le deuxième sexe* (1949) de la philosophe Simone de Beauvoir est exemplaire à cet égard. Elle développe sous tous ses aspects la thèse que la catégorie de la féminité a été une création de l'histoire culturelle et sociale. Ce faisant elle illustre vivement la contingence historique de bien des modalités sociales de concevoir «la femme» et de déterminer ses rapports de soumission à l'homme dans les lieux de l'autorité scientifique, politique, juridique ou religieuse. Beauvoir refuse l'idée d'une nature féminine et, dans son analyse de la féminité, elle récuse les données de la biologie et les conceptions de la psychanalyse. Comme y tend son existentialisme fortement marqué par celui de Sartre, elle fonde sa conception de l'être humain sur la liberté et elle veut promouvoir des relations libres et fraternelles entre homme et femme. Mais en ne regardant la femme que comme celle qui est rendue «le deuxième sexe», le sexe placé au deuxième rang social et culturel, et en refusant cette rétrogradation, Beauvoir restreint son investigation à une seule dimension des relations. Elle en arrive à parler de la femme et de l'homme comme de personnes sexuellement neutres et a-familiales. Par cette abstraction elle méconnaît ce qui est anthropologiquement tout aussi fondamental: que comparée à l'homme, la femme est l'autre et non pas le deuxième sexe, de même que l'homme, comparé à la femme, est l'autre et non pas le premier sexe, et qu'en raison de cette différence, l'enfant est l'autre génération dans l'humanité qui se renouvelle.

Nos contemporains reconnaissent volontiers l'égalité personnelle et sociale de l'homme et de la femme. La famille n'en est pas moins le premier lieu et le fondement de la vie personnelle qui se déploie dans l'amour. Elle est aussi le lieu où se forme l'ouverture à la vie sociale et culturelle. La structure de la famille, basée sur la dualité relationnelle du père et de la mère, est co-originale du passage de l'animalité à l'humanité. Il est frappant à cet égard que la structure symbolique de la famille se forme au moment de l'évolution où l'animal

semble bien s'approcher étroitement de l'humain, le moment où il est le plus librement dégagé des contraintes du comportement animal-social. A ce moment l'homme comme «animal non accompli» (*unfertiges Tier*, ainsi Nietzsche) devient être de langage et il se structure humainement dans la différenciation entre le père et la mère.

2. Dimensions de la paternité symbolique

La naissance et l'humanisation de l'enfant déterminent la famille. Ce n'est qu'artificiellement que des féministes pensent revendiquer le droit à «la famille monoparentale». Du moment qu'il n'exprime pas simplement une réalité de fait, mais une position de principe, le mot «monoparental» représente un gauchissement du terme «famille». Dans la situation malheureuse où le père est mort, ou bien où les parents ont jugé nécessaire de vivre séparément, il n'y a pas de véritable monoparentalité, car le père demeure affectivement et surtout symboliquement présent pour l'enfant.

Je rappelle que par «symbolique» j'entends ici la signification du père telle qu'il est un élément constitutif d'un ordre humain universel. Je ne prends donc pas ici le mot au sens de «emblématique» comme dans l'expression «le geste symbolique» de l'accolade ou des fleurs offertes; pas non plus au sens de ce qui n'est que l'apparence d'une action ou d'une réalité humaine, comme lorsqu'on appelle «symbolique» un geste d'amitié ou de paix sans effet dans la réalité. Dans mon exposé, «symbolique» a le sens d'une réalité qui fonde universellement des manières de penser et d'agir. Le courant de pensée structuraliste en France a eu l'initiative heureuse d'introduire dans l'anthropologie le terme «symbolique» entendu en ce sens. On s'est inspiré là de la linguistique originale que Saussure a inaugurée à Genève au début du 20^e siècle dans son *Cours de linguistique générale* (publié seulement en 1955 par certains de ses élèves). Saussure y montre, premièrement, que «le signifiant» linguistique, le mot considéré sous l'aspect de l'ensemble des sons ou des signes écrits, est indissociable de la signification qu'il porte; deuxièmement, que cette unité de son et de sens n'existe qu'à l'intérieur d'un système signifiant. Songeons à l'exemple de ce que nous considérons ici: le sens du mot français «père» est arbitrairement lié à la figure des lettres qui composent le mot; mais cet ensemble ne prend sa véritable signification qu'à l'intérieur d'un système: celui de la production d'une nouvelle vie et celui de la structure familiale. Dans son anthropologie culturelle, Claude Lévy-Strauss s'appuie sur cette conception linguistique et la nomme «structuraliste». Il montre que les phénomènes culturels ne sont pas fabriqués à partir d'éléments plus simples et ne peuvent donc pas s'expliquer par la réduction à leurs éléments, comme les positivistes essayent de le faire. Les phénomènes culturels sont comparables aux phénomènes

linguistiques en ce qu'ils forment des systèmes symboliques; ainsi la famille, le rite religieux, les conceptions du divin, le style gothique, la renaissance...

C'est en ce sens structural que je donne au terme de père un sens symbolique: l'appartenance à la structure symbolique de la famille détermine le sens du mot «père». Comme déjà dit, sans qu'il puisse en dire beaucoup, l'enfant suffisamment normal a cette idée du sens symbolique du père et cela peut lui donner à dire plus tard avec justesse: «je n'ai pas eu de vrai père». Mais dans un monde où l'image domine les esprits, une éducatrice demande parfois à des enfants de faire un dessin du «père», croyant en déduire leur idée de père. Etrange naïveté positiviste!

La plainte «je n'ai pas eu de vrai père» exprime un désir déçu. Comment concevoir ce désir? Comme toujours pour les désirs essentiels des humains, on ne peut pas le définir en partant de l'idée qu'ils en concevraient clairement l'objet. Ce serait là encore un positivisme trop simple. La psychologie des «besoins», devenue un schème de pensée aisé, incline à de telles conceptions. L'idée de «vrai père» n'appartient pas à l'ordre des besoins, mais à l'ordre structural, appelé ici «symbolique». En cela, elle est comme un concept demi-conscient et elle fournit le critère qui préside aux jugements spontanés du «bons sens».

L'expression «un vrai père», laisse déjà entendre que ce père ne se réduit pas à la contribution masculine dans la formation du fœtus humain. Un vrai père est bien plus que le mâle reproducteur, même si le jeu du langage a fait transposer l'expression à l'animal. La différence entre la mère et le père s'appuie sur l'ordre biologique, mais elle appartient à l'ordre symbolique de la famille. Les racines dans l'ordre de la vie naturelle sous-tendent, mais ne déterminent pas simplement les qualités différentielles de la vraie mère et en particulier celles du vrai père. Ceux qui utilisent ces expressions se réfèrent à un ordre supra-biologique, un ordre proprement humain qui doit présider aux intentions de parents et orienter leurs comportements. On peut comparer la présence active de la référence au vrai père à celle de la vérité que des scientifiques ou des philosophes cherchent: sans qu'ils la connaissent déjà, elle est activement présente à leur esprit en orientant leur recherche.

Le désir nos plus n'explique pas simplement l'idée du père symbolique. Par contre, cette idée éveille et oriente le désir. Quand ils sont en groupe, les enfants qu'on interroge sur leur père répondent généralement en louant et en vantant les qualités de leur père. Idéalisation? N'est-ce pas plutôt l'expression de la reconnaissance, de la fierté d'être l'enfant d'un tel père? En cela ils s'orientent en esprit sur l'idée de la paternité que j'ai identifiée par le terme «symbolique». Dans cette orientation la différence sexuelle entre la fille et le garçon doit avoir son influence, sans qu'elle détermine l'idée de la figure symbolique du père qui se profile derrière les expressions de l'enfant.

La différence entre l'idée de vrai père et celle de vraie mère doit se comprendre en référence à la micro-société familiale. Quelle que soit la civilisation à laquelle la famille appartient, la réalité bio-psychique des humains continue de marquer profondément les figures parentales symboliques. La vie prénatale, la naissance, les premiers liens vitaux et affectifs façonnent les rapports étroits qui circulent les premiers temps entre la mère et l'enfant. De nombreuses études ont été faites sur les rapports heureux ou moins heureux entre la mère et l'enfant, et sur leurs effets sur l'enfant. Une société devenue attentive aux mystères de la vie psychologique de l'enfant et à ses éventuelles pathologies a de mieux en mieux reconnu les influences qu'ont sur l'enfant les modalités, les expressions et les conséquences pratiques des liens affectifs entre la mère et l'enfant. Cette attention soucieuse comporte le risque qu'on néglige l'influence qu'ont sur l'enfant les relations entre la mère et le père et entre le père et l'enfant. Une autre et plus dangereuse conséquence de la polarisation sur les rapports entre la mère et l'enfant est qu'elle peut la conduire à s'accuser rapidement et/ou à être accusée d'être responsable des malheurs psychologiques de l'enfant. La mère y est d'autant plus portée lorsque, par un amour-propre plutôt inconscient, elle a commencé par attribuer à son enfant idéalisé les dons de petit génie en herbe et que la simple réalité l'a fait déchanter. En ces avatars également la présence active du père est bénéfique.

L'ordre naturel de la naissance détermine assurément significativement l'importance de la figure maternelle pour le devenir personnel de l'enfant, qu'il soit garçon ou fille et quel que soit le milieu social. La proximité bio-affective marque profondément les sentiments et les désirs qui caractérisent pour l'enfant les qualités de la figure maternelle symbolique: disponibilité affective, tendresse, accueil, celle qui prend soin de, qui est un refuge dans la détresse. On peut condenser ces qualités dans l'expression «amour inconditionnel». «Amour» dans ce contexte a un sens qui l'apparente à l'*agapè* chrétienne, car il évoque le don de soi; «inconditionnel» a le sens de l'engagement qui ne pose pas de conditions préalables ainsi que le fait normalement, du moins implicitement, l'amour réciproque entre adultes et, de manière très spécifique, entre le père et l'enfant.

Les qualités qui composent la figure symbolique du père sont nécessairement marquées par le fait que, dans la dynamique de la structure familiale, le père est le tiers par rapport à la relation plus immédiate entre l'enfant et la mère. Dans le cas normal, on détermine le père par sa fonction biologique. Cette position structurale détermine la figure symbolique du père. Mais l'imagination humaine s'attache plus facilement à l'influence qu'aurait l'hérédité biologique. Devant l'énigme des différences psychologiques on développe alors des représentations sur les qualités et les défauts qu'en particulier le père aurait transmis à l'enfant. L'importance que peut avoir cet imaginaire se manifeste aussi dans la passion qui anime bien des recher-

ches sur la filiation depuis des ancêtres lointains. Mais souvent, un sens symbolique supplémentaire s'ajoute à cette recherche passionnée: en reconnaissant chez les ancêtres des personnalités dont on estime la valeur culturelle, sociale ou morale, on s'éprouve comme appelé à poursuivre un peu la noblesse de sa lignée. Dans la «noble» lignée les figures paternelles incarnent en particulier les qualités symboliques que représente et qu'exerce le père dans l'humanisation de l'enfant.

Des recherches conduites à l'aide d'échelles sémantiques ont montré que «autorité» est le terme qui rassemble les qualités et les fonctions du père dans la cellule familiale telle que, selon sa nature particulière, elle doit être. En cela le père représente aussi activement le lien entre la famille et la société civilisée¹. Le père de la famille représente et rend présente, actualise l'autorité qui le dépasse, celle de l'ordre humain et qui, souvent, est en dernière instance surnaturel. «Autorité» signifie le pouvoir d'ordonner et d'imposer les mesures requises par l'ordre significatif de la micro-société familiale envisagée comme orientée vers le bien actuel et futur de l'enfant. En caractérisant ainsi la figure symbolique du père on ne lui dénie sûrement pas les qualités de la présence affective, et on ne refuse pas non plus à la mère les qualités et la fonction d'autorité. L'ordre naturel de la naissance et de ses conséquences bio-affectives comportent cependant une différenciation significative dans les qualités parentales partagées. Les communes expériences des familles qui fonctionnent assez heureusement, les résultats de recherches techniquement conduites et les observations de psychologie clinique montrent, je crois, qu'il est normal et sain que la mère exerce également l'autorité dans la famille, mais que, dans le cas de sérieux conflits, elle le fasse en référence à l'autorité paternelle. Cette différenciation garantit la conjonction dynamique des valeurs suprêmes que seule la famille peut présenter à l'enfant: d'une part, la disponibilité affective inconditionnelle et profondément rassurante et, d'autre part, l'appel de l'avenir à réaliser et le rappel de l'ordre éthique dont la famille fait partie par son appartenance à la grande famille humaine. Si d'autres qualités composent encore la figure symbolique du père, elles se rattachent en fait à celle, fondamentalement spécifique d'autorité: norme, juge, fermeté, qui décide.

De nos jours, en Occident, une tendance humanitaire crée parfois l'idée que les qualités spécifiquement paternelles qu'on vient de présenter, composent un ensemble peu aimable où prévaut la sévérité. D'après moi, pareille compréhension appelle une interprétation qui éclaire les problèmes subjectifs sous-jacents. Il en est de même de la tendance à donner au terme «juge» le sens de l'apriori malveillant. De fait, si en principe l'enfant désire avoir «un vrai père», c'est la mau-

¹ Voir l'œuvre que j'ai publiée en collaboration avec Alvaro Tamayo: *The parental figures and the representation of God. A psychological and cross-cultural study*, Leuven University Press - Mouton, Euven - The Hague 1980.

vaise conscience ou/et la peur qui peuvent plus tard conduire à vouloir effacer la différence entre le père et la mère. Des tendances idéologiques libertaires influencent les considérations sur le père dans le même sens. Ces faits ne devraient pas infléchir nos conceptions sur la différenciation significative entre les figures symboliques du père et de la mère. Par leurs différences à l'intérieur de la famille elles contribuent fortement au devenir de la personne comme être de désir et comme être responsable de lui-même en rapport aux autres.

Par leur particularité de lien entre le passé de l'enfant et son avenir à faire, les qualités de la figure symbolique du père présentent nécessairement un caractère affectivement ambivalent. Dans la micro-société transitionnelle qu'est pour l'enfant la famille, le père représente de manière propre la société des responsabilités sociales et éthiques. Comme autorité il figure l'exigence de la profonde transformation de soi-même dans le devenir adulte. Cela comporte un mode de séparation progressive d'avec la mère et donc un certain renoncement actif aux valeurs qu'elle représente et donne. Certes, l'attachement à la mère demeure, mais il devient progressivement plus libre et plus détaché. Cette transformation personnelle comporte de la part de l'enfant et de la mère un certain deuil; elle est donc toujours plus ou moins douloureuse, même si de part et d'autre on la désire et la favorise. Par sa présence au centre de l'amour de sa femme le père signifie et promeut cette séparation. Pour qu'il soit le vrai père de l'enfant, il faut donc qu'il soit aussi le vrai époux de la mère et qu'il se pose comme tel, parfois plus ou moins à l'encontre de la pente affective et érotique de la mère. Je rappelle à ce propos le geste très symbolique de certaines populations «primitives»: après quelques mois le père enlève l'enfant du lit maternel et il y reprend sa place. En se liant au père comme à son pôle affectif essentiel, la mère frustre normalement l'enfant dont de soi le désir ne connaît au départ pas de limitation.

Par un autre aspect, lié au premier et tout aussi important, le père a avec l'enfant un rapport de quelque manière conflictuel. Il représente en effet particulièrement les exigences morales et sociales de la société à laquelle les parents destinent l'enfant. Comme on l'a déjà dit, la société contemporaine où la femme travaille souvent et occupe largement les mêmes fonctions publiques que l'homme et où, pur sa part, l'homme prend part aux activités propres à la maison familiale, cette société moins la différence entre le père et la mère dans l'espace public. Reste, j'en suis convaincu, que la famille demeure une micro-société originale en tant qu'elle est l'origine de la vie bio-affective et de la vie humanisée. C'est bien pourquoi les qualités du «vrai père» impliquent qu'il se fasse présence active. Par la nature des choses le père est moins proche de l'enfant que la mère. Il doit donc se faire proche, à sa manière, surtout lorsque s'éloignent les premières émotions de la découverte d'être devenu père. A ce moment sa proximité paternelle devient aussi pour une partie importante et expli-

citement marquée par les exigences de la société à laquelle il destine l'enfant. Pour tendre qu'il soit, le lien affectif entre le père et l'enfant sera normalement d'une qualité spécifique.

Aimant avoir un «vrai père», l'enfant n'a pas de respect pour un père trop faible dans l'exercice de son autorité. Il le méprise même. Il ne respecte pas non plus une mère trop sensuelle dans ses tendresses. Il ne s'y éprouve pas aimé pour lui-même, mais comme réabsorbé par celle qui lui a donné la vie. L'articulation de la cellule familiale qualifie différemment le respect qui fait partie des modalités différentes de l'amour chez les trois membres.

Les rites d'initiation que pratiquent des cultures «primitives» sur les garçons témoignent de l'intuition juste qu'ont souvent ces populations de la fonction paternelle². Dans les références aux ancêtres paternels appert clairement que la figure paternelle symbolique transcende les pères individuels et libère ainsi la fonction paternelle de l'arbitraire individuel. Les épreuves, parfois très dures, mettent aussi en pratique l'exigence de la séparation d'avec la mère, d'avec le passé infantile et d'avec les attachements individuellement imaginaires. Ce sont généralement les garçons auxquels la loi traditionnelle impose ces rites d'initiation. Ils seront les futurs pères qui, dans leurs familles, représenteront activement les lois de la civilisation de leur peuple.

L'interdit de l'inceste

Cet interdit est universel dans l'humanité, au point qu'il est la caractéristique essentielle qui sépare l'humain des autres vivants. Si des pharaons ont épousé leur sœur, c'est parce que la mythologie leur attribuait une nature quelque peu divine et qu'il ne fallait pas corrompre celle-ci en produisant le mélange entre le divin et l'humain. Parler de l'inceste des animaux n'est que langage dérivé, comme l'est celui de père pour le mâle reproducteur.

L'inceste de la mère avec son fils est si rigoureusement interdit qu'il survient très rarement et qu'il est spontanément jugé profondément pervers. Sans doute ce rapport suscite même l'horreur parce que, d'une certaine manière, cette mère réavale pour elle-même la vie qu'elle a donnée. Seul un cinéaste moderne a cru pouvoir expérimenter avec cette loi de l'humanité en mettant en scène l'inceste d'une mère avec son fils.

² Voir p. ex. la très belle étude sur un rite d'initiation de Wauthier de Mahieu, *Qui a obstrué la cascade? Analyse sémantique du rituel de la circoncision chez les Komo du Zaïre*, Cambridge University Press - Maison des Sciences de l'Homme, Cambridge - Paris 1985.

L'inceste d'un père avec sa fille se produit de temps à autre. Conscients qu'ils agissent contre nature, c'est-à-dire en opposition à l'interdit propre à l'humanité, les deux en gardent le secret. Profondément troublée, perturbée même, la fille devenue adulte en fait souvent l'aveu lors de sa démarche thérapeutique. Mon terme «aveu» peut choquer, mais l'expérience m'a appris que pour elle, il y a pratiquement toujours un ton d'aveu dans les paroles de plainte et d'accusation avec lesquelles elle communique difficilement et progressivement son secret empoisonné. D'une part, il est cruel pour elle d'avoir à clarifier son idée du père qu'elle sent si peu correspondre au père symbolique; d'autre part, dans bien de cas, il lui est difficile de voir et de dire qu'à certains moments elle a été quelque peu complice dans ces rapports transgressifs, tout à la fois redoutés et obscurément éprouvés comme attirants; éventuellement qu'elle y a intensément, presque extatiquement joui. C'est justement la conscience d'avoir été séduite à l'encontre de l'interdit qui fait tôt ou tard dominer l'horreur d'avoir été violée par le père. Avec ce sentiment s'installe progressivement la conscience très perturbatrice de n'avoir pas eu de vrai père, entendons le père comme figure symbolique. La victime prend conscience que le père de l'inceste fait se confondre monstrueusement les significations dont la différenciation est essentielle à la structuration humaine de la femme: ce père se pose en même temps comme le père, comme l'époux et comme l'enfant de sa fille.

3. Difficultés à être père

3.1. Engagement requis

La femme est plus naturellement et plus spontanément maternelle que l'homme n'est paternel. Certes, la maternité demande une infinité de soins et entraîne bien des soucis. Ce n'est pas ici le lieu d'y insister. A raison on glorifie l'amour maternel; mais à tort on semble ainsi le mettre régulièrement au-dessus de l'amour paternel. Sans doute est-ce parce que l'amour paternel est de par sa nature différent, moins de l'ordre de la sensibilité affective et plus traversé par les qualités propres et effectivement ambivalentes de la figure symbolique du père.

L'homme devient paternel par un engagement plus délibéré que la mère ne devient maternelle par l'attachement que forme la naissance. Au départ, et certainement à la naissance du premier enfant, le père éprouve l'expérience profondément heureuse de voir naître un enfant «de sa chair», se développer et devenir proprement humain entrant dans le langage. Reste que le rapport affectueux n'a pas la qualité affective de l'immédiateté heureuse que connaît celle qui a engendré l'enfant. Placé en tiers le père est toujours comme venant de quelque manière de l'extérieur et comme appelé plus particulièrement

à orienter vers l'extérieur futur. Autrement que le lien maternel, sa position demande au père un engagement plus consciemment décidé.

Sa place propre dans la famille en rapport à la société donne à la paternité une tâche qui est nettement de l'ordre éthique. Par ce terme j'entends l'ensemble des règles qui *doivent* diriger la conduite pour qu'elle soit proprement humaine. Dans la pratique, les mœurs de la communauté à laquelle appartient la famille orientent les règles de celles-ci. Dans ces coutumes prennent forme concrète les principes de l'éthique. Celle-ci a toutefois une visée plus fondamentale, transcendante: celle de vivre selon les obligations essentielles qu'impose le respect de la personne humaine quelle qu'elle soit. Il appartient particulièrement au père d'être le porte-parole et le témoin de l'humanité qu'il faut respecter dans les personnes. Il ne faut pas qu'il justifie par un discours philosophique sa position, mais il faut qu'il en ait une conscience suffisante pour qu'il puisse intervenir avec justesse et avec autorité.

Le père qui exerce son autorité de manière juste, comme le porte-parole de l'éthique de l'humanité, sera entendu par l'enfant, même à travers les résistances et les désobéissances de celui-ci. L'enfant qui es très tôt sensible à la présence de celle et de celui qui lui parlent et lui sourient, développe aussi rapidement un sens de ce qui est juste et injuste. Au-delà de ses désirs et des mouvements affectifs se forme en lui une conscience morale. Sans doute est-ce l'émergente conscience de soi et la raison intuitive formée par la pratique du langage qui font naître cet énigmatique sens éthique qui reconnaît et respecte plus ou moins l'autre. Ce sens éthique naissant rend capable de comprendre les paroles qui en explicitent la teneur. Ce sens rend aussi sensible aux mensonges en paroles et en actes des parents. Blessé dans son sens éthique l'enfant peut alors se retourner contre lui, s'en affranchir et entrer dans la voie de la perversion. Celle-ci est bien plus difficile à guérir que la névrose.

3.2. Les conflits dynamiques et leurs dangers

De l'analyse de la fonction du père il ressort qu'il est bien plus que la mère le pôle de conflits. La mère déçoit et irrite toujours quelque peu, parce qu'elle fait sa vie avec le père et qu'elle ne vit pas seulement pour l'enfant. Mais par lui-même le père est la figure qui rend présente de manière spécifique la loi de l'humanité. Juger tout conflit pathologique, comme de bonnes âmes ont tendance à le faire, serait refuser le fait fondamental, que le devenir humain passe par des transformations affectives et mentales, qui ne sont pas seulement bio-affectives, mais que concernent tout autant la personnalité dans ses rapports essentiels à lui-même et à autrui.

Il est particulièrement nécessaire dans l'Occident contemporain d'insister sur la différence entre le conflit normal et dynamique et le

conflit pathologique. Le conflit pathologique provient de l'accrochage de l'enfant à l'ancien mode d'être en relation avec les autres, en particulier avec la mère. Dans ce cas, le père n'est plus la figure ambiguë dont le rapport est celui de proximité accueillante et d'orientation affirmée vers l'avenir autre à faire. Devant l'accrochage soutenu, en particulier à la mère, il devient l'autorité hostile ou simplement la présence gênante.

La difficile tâche du père est ainsi de demeurer celui qui combine la proximité confiante et l'exigence qui comporte un éventuel jugement. Une note de nostalgie onirique dans la culture contemporaine peut incliner le père à éviter tout conflit, à se retirer dans une distance affable, souvent sur le fond d'une amertume propre à l'homme s'éprouvant impuissant. Cette abdication du père se nourrit secrètement du climat de l'utopie d'un bien-être sans peine et presque sans douleur. Pareil climat culturel fait aussi accuser tout conflit comme l'effet d'une malveillance coupable. Sans pouvoir assumer leur paternité mais aussi sans pouvoir être une seconde mère, des pères se retirent alors dépressivement de la dynamique familiale, en se sentant méprisés et plutôt méprisables.

3.3. Jalousie

Par sa présence même et par son lien d'amour avec la mère, le père sépare l'enfant de celle-ci. La jalousie du petit enfant à l'égard du père est bien connue. Les mères y cèdent parfois trop allégrement, jusqu'à laisser trop longtemps l'enfant devenu grand venir se mettre entre les deux parents dans le lit bien appelé «conjugal». Le père peut, lui aussi, réagir jalousement envers l'enfant que la mère choie avec une tendresse même bien normale. Pareille jalousie devient malade quand le père n'en veut rien savoir et en repousse l'idée dans l'inconscient. Cela se fait, par exemple, quand il es envers sa femme tout à la fois dans une attitude de grande dépendance et envers l'enfant dans celle qui, à tout moment, veut faire figure d'autorité. L'enfant sentira rapidement le leurre d'une telle position du père et il se glissera, réellement ou symboliquement, avec d'autant plus de plaisir astucieux entre les deux parents.

Sans doute est-il important de s'arrêter un moment au type de sentiment qu'on appelle jalousie. Dans le vieux français, le mot signifiait un vif attachement qui devient naturellement et vite ombrageux. Les traductions de la Bible ont généralement gardé le vieux sens de ce mot quand elle qualifie de «jaloux» l'amour de Yahvé pour son peuple aimé. Quand on connaît l'ancien sens du mot il n'est, en effet, pas facile d'identifier autrement l'amour électif de Dieu. Mais dans le vocabulaire de nos jours, «jalousie» est devenue l'attitude hostile qu'une personne éprouve à l'égard de celui ou de celle qui jouit d'un avanta-

ge qu'elle aimerait avoir elle-même. Ainsi un mouvement de jalousie peut très naturellement naître dans la conscience de celui qui doit partager avec l'enfant l'amour de sa femme; en particulier quand il doit intervenir avec la disposition de l'autorité. Dans les premiers temps où l'enfant devient le centre intense de l'amour de la mère, le père peut se sentir si uni avec l'enfant qui est aussi le fruit de son être et de son désir, qu'avec l'enfant il jouit de la tendresse maternelle pour lui. Mais, en donnant à l'expression le sens symbolique que visait le rite cité plus haut, je dirais que le père doit ensuite reprendre sa place dans le lit. Cela signifie qu'il doit prendre sa place de tiers dans la constellation familiale. S'il sépare symboliquement la mère de l'enfant, ce n'est pas pour se substituer à celui-ci dans l'affection de la mère. L'autorité paternelle, ai-je souligné, prend son vrai sens par l'unité avec la tendresse pour l'enfant et avec l'amour de la mère pour lui. L'exercice de l'autorité paternelle sera aussi mieux sauvegardé lorsque le père ne cherchera pas à acheter l'amour de l'enfant, pour compenser la tendresse affective qui lui manquerait du côté de sa femme. L'amour du père pour l'enfant doit donc progressivement se faire paternel au cours d'une histoire de dynamismes affectifs. La jalousie survient souvent comme un moment dans l'histoire personnelle que j'appelle dialectique, en soulignant par là que la jalousie ne devient morbide que si le père ne la traverse pas bien en élaborant sa paternité en union avec sa femme. On peut comparer les éventuels moments conflictuels dans la paternité avec les sentiments quelquefois spontanément hostiles qu'éprouvent entre eux des frères et des sœurs qui restent néanmoins attachés l'un à l'autre, et qui ont à traverser ces ombrages affectifs pour se retrouver par après autrement. Malheureusement, l'évolution sémantique du mot français «jalousie» incline à considérer comme pathologique un sentiment qui est normalement constructif dans l'histoire des relations affectives.

4. Dieu «notre Père»

Sa dimension symbolique, au sens structural tel que je l'ai défini, fait que le mot père se prête à être transféré comme titre à des personnes qui remplissent une fonction paternelle en dehors de la famille au sens propre du mot. Ainsi la tradition chrétienne a-t-elle donné le titre de père à des religieux ou à un maître spirituel. Oubliant que le mot *abba*, venant du syriaque, signifie «père», on a même donné le titre de Père Abbé à celui qui est élu chef du monastère. En dehors de ce contexte proprement chrétien, le terme de père peut aussi avoir le sens métaphorique pour désigner l'auteur qui a conçu une nouvelle théorie philosophique ou scientifique ou un maître à penser qui a formé des disciples. Il est évidemment significatif que c'est l'idée d'une création spirituelle qui attire celle de père.

Dans l'Ancien Testament, la Bible n'applique pratiquement pas le nom de père à Dieu, probablement parce que, dans les religions des civilisations environnantes –l'Égypte, Babel, et la Grèce–, ce terme était répandu pour désigner leur divinité. L'idée mythologique de l'engendrement sexuel était trop proche dans l'usage de ce terme dans ces religions pour que le peuple biblique ait modifié le sens du mot. Le premier chapitre biblique sur la Création coupe en effet radicalement avec l'idée mythologique et trop anthropomorphique de l'engendrement du monde. Selon ce texte Dieu dit: «que le monde soit», et il fut, créé au sens fort du terme par la seule parole divinement efficace. La qualité de «peuple de Dieu» est, elle aussi, fondée sur la parole par laquelle Dieu élit et adopte un peuple. Si la Bible applique quelquefois le terme de Père à Dieu c'est pour dire qu'Il est une providence qui veille sur son peuple (ex. Isaïe 1,2; Deutéronome 8,5; Ps. 103,13), qu'on a confiance en lui comme en un père (Isaïe 64,7; 63,16), qu'Il est le Seigneur au sens absolu du terme (Deutéronome 32,6; Malachie 1,6), ou encore pour annoncer que, dans l'avenir, Il sera comme un père pour la descendance de David (2 Samuel 7,24).

Dans les religions qui entourent le peuple biblique «père» est une métaphore empruntée à l'ordre de l'engendrement sexuel et dans le prolongement de cette métaphore, «père» est de manière variable le terme symbolique pour l'autorité et pour l'engagement plus ou moins providentiel du dieu. Cette dernière connotation du terme peut même disparaître, comme ce fut largement le cas du dieu Zeus dans la Grèce classique. Dans le polythéisme grec, le terme de père appliqué à Zeus avait le sens de chef dans le monde des dieux. Dans le monde des humains ce père-chef divin n'avait que de temps à autre quelque autorité. Dans la Bible, par contre, la sauvegarde de la conception purement monothéiste fait éviter de s'adresser à Yahvé le terme de Père et même de le qualifier comme Père. Au Dieu de la Création et de l'élection on reconnaît cependant des qualités proprement paternelles et quelquefois, avons-nous fait observer, le terme de père apparaît à titre de comparaison pour affirmer une qualité paternelle présente dans le rapport de Dieu envers son peuple élu.

Tous ces usages pour parler du dieu ou de Dieu relèvent en tout cas de la pensée religieuse, alors que le terme de père n'a pas sa place dans la pensée proprement philosophique. De nos jours celle-ci emploie d'ailleurs de plus en plus le terme «le divin» pour parler indistinctement des dieux ou de Dieu. Elle retrouve ainsi un usage qui était fréquent dans la Grèce antique où le mot *theos* pouvait indifféremment désigner le domaine plus ou moins surnaturel («le divin») ou un dieu déterminé. En parlant «du divin» plutôt que de «Dieu», nos contemporains soit entendent ramener la foi chrétienne à une croyance vaguement religieuse, soit ils évitent un langage apparemment trop anthropomorphique, ainsi que le faisait le peuple biblique lorsqu'il évitait de s'adresser à Dieu avec le titre de Père ou même de nommer Dieu: «le Père».

Dans la prière que Jésus lui-même leur a donnée, les chrétiens s'adressent à Dieu avec le titre «Notre Père». Depuis l'antique tradition ils affirment le dépassement de tout anthropomorphisme en ajoutant la différence structurale d'avec le père humain: «qui es aux cieux». Dans l'intention chrétienne, ce titre donné à Dieu n'en signifie pas moins le père au sens réel, non métaphorique du terme. Donné au Dieu de Jésus, et cela dans une unité intime avec Jésus, le titre de Père prend même pleinement la signification de père au sens symbolique tel qu'on l'a défini plus haut. S'il est propre au terme de père que nul homme paternel n'est pleinement «le père», et s'il es bon que l'enfant et que le père en aient conscience, Jésus entendait manifester dire à son Dieu «Père», en donnant à ce mot la plénitude réelle de sa signification. Après Jésus on n'a d'ailleurs utilisé ce terme pour parler de Dieu qu'en référence à Jésus, en particulier dans la prière qu'il a léguée à ses disciples ou dans le *Credo* qui articule la foi dans le Dieu de Jésus.

Notons simplement les deux vecteurs de signification du mot «Père» adressé à Dieu suite à Jésus et en union avec lui. Les deux premières demandes nous les révèlent. Le Dieu qui est «aux cieux» est Père en faisant advenir son «Règne». Les Béatitudes déploient le bonheur sur-humain des hommes transformés par leur appartenance à ce Règne de Dieu. Mais les Béatitudes donnent aussi à entendre que l'appartenance à ce Règne implique un choix qui est une très sérieuse décision existentielle. L'infinie tendresse du Père va de pair avec son exigence énoncée inconditionnellement.

Au terme de notre analyse, on se demande si la tendance à effacer la différence entre les figures maternelle et paternelle n'est pas intimement cohérente avec la négation pratique ou raisonnée de la foi chrétienne en Dieu, ce Dieu qu'a révélé Jésus-Christ. L'idée de la paternité de Dieu s'affadit alors et devient «le divin»; la foi se mue une confiance, souvent mêlée de sérénité sceptique, dans les promesses et rêves de bonheurs immédiates.

